

The Project Gutenberg EBook of Le Lutrín, by Boileau
[Nicolas Boileau-Desprøaux]
#1 in our series by Boileau [Nicolas Boileau-Desprøaux]

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts

eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971

*****These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*****

Title: Le Lutrín

Author: Boileau [Nicolas Boileau-Desprøaux]

Release Date: May, 2004 [EBook #5158]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on May 16, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE LUTRIN ***

This eBook was produced by Christian SCHERER <scherer@paris.ensmp.fr>, and prepared for PG by Laurent Le Guillou <leguillou.laurent@free.fr>.

Title: Le Lutrín

Language: French

Encoding: ISO-8859-1

Source:

Nicolas Boileau-Desprøaux (1636-1711),
"Oeuvres Complètes de Boileau-Desprøaux,
Nouvelle Ødition, Accompagnøe de notes pour l'intelligence du texte,
et prøcødøe d'une notice historique sur la vie et les Øcrits de l'auteur,
Avec gravures"
Paris, B. Renault et Cie, Libraires-Éditeurs, 8, rue Larrey,
1858.

[Text encoding is iso-8859-1.]

LE LUTRIN

Poème høroi-comique

CHANT PREMIER

Je chante les combats, et ce prølat terrible
Qui par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre Øglise exerçant son grand coeur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le choeur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre :
Ce prølat, sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

Muse redis-mois donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrøs rompit l'intelligence,
Et troubla si longtemps deux cølèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des døvots !

Et toi, fameux høros, dont la sage entremise
De ce schisme naissant døbarrassa l'Eglise,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Paris voyait fleurir son antique chapelle :
Ses chanoines vermeils et brillants de santø

S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté ;
Sans sortir de leurs lits plus doux que des hermines,
Ces pieux fainçants faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
À des chantres gogues le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde, encore toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêter près d'un arbre au pied de son palais,
Là d'un oeil attentif contemplant son empire,
À l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans
Accourir à grand flots ses fidèles Normands :
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clerc, la noblesse ;
Et partout des plaideurs les escadrons d'opars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule à ses yeux immobile
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille.
Elle seule la brave ; elle seule aux procs
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

Quoi ! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes et Cisterciens ;
J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins :
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle !
Suis-je donc la Discorde ? et, parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels ?

À ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chancre et la taille et la forme :
Elle peint de bourgeois son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
S'élève un lit de plume à grand frais amassée :
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence :
C'est que le prêtre, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage ;
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnaît l' glise :
Et, marchant  grand pas vers le lieu du repos,
Au pr lat sommeillant elle adresse ces mots :

Tu dors, Pr lat, tu dors, et l haut  ta place
Le chantre aux yeux du choeur étale son audace,
Chante les or mus, fait des processions,
Et r pand  grands flots les bénédiction.
Tu dors ! Attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
Il te ravisse encore le rochet et la mitre ?
Sort de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à' v ch .

Elle dit, et, du vent de sa bouche profane,
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le pr lat se réveille, et, plein d'émotion,
Lui donne toutefois la bénédiction.

Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie ;
Le superbe animal, agit  de tourments,
Exhale sa douleur en longs mugissements ;
Tel le fougueux pr lat, que ce songe  pouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante ;
Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au choeur.
Le prudent Gilotin, son aumônier fid le,
En vain par ses conseils sagement le rappelle ;
Lui montre le péril ; que midi va sonner ;
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.

Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à'office ?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat :
Est-ce pour travailler que vous êtes pr lat ?
A quoi bon ce dégoût et ce z le inutile ?
Est-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile ?
reprenez vos esprits et souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Ainsi dit Gilotin ; et ce ministre sage
Sur table, au même instant, fit servir le potage.
Le pr lat voit la soupe, et plein d'un saint respect,
Demeure quelque temps muet  cet aspect.
Il c de, dîne enfin : mais, toujours plus farouche,
Les morceaux trop h s se pressent dans sa bouche.
Gilotin en fr mit, et, sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes  perdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues
Quand le Pygm e altier, redoublant ses efforts,
De l' bre ou du Styrmont vient d'occuper les bords.

A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le prêtre radouci veut se lever de table :
La couleur lui renaît, sa voix change de ton ;
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe ;
Il l'avale d'un trait : et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.
Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert : et soudain, la nappe étant levée,
Le prêtre, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :

Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligue,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
Seul à Magnificat je me vois encensé ;
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ;
Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, et s'égale à moi,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi ?
Ce matin même encore, ce n'est point un mensonge,
Une divinité me l'a fait voir en songe :
L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le Benedicat vos !
Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.

Le prêtre à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours ;
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix, fait rapporter à boire :
Quand Sidrae, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main,
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges ;
Il sait de tous les temps les différents usages :
Et son rare savoir, de simple marguillier,
L'éleva par degrés au rang de chevecier.
A l'aspect du prêtre qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance ;
Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :

Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
Prêtre ; et pour sauver tes droits et ton empire,
Ecoute seulement ce que le ciel m'inspire.
Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux
Montre, assis à gauche, un front si sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture
Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis de leur vaste contour
Ombraient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernait le chantre :

Tandis qu'à l'autre banc le prêtre radieux,
Découvert au grand jour, attirait tous les yeux.
Mais un démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonné le destin,
Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
J'eus beau prendre le ciel et le chantre à part,
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Où depuis trente hivers, sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, Prêtre. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
Partent, à la faveur de la naissante nuit,
Et du lutrin rompu réunissant la masse,
Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
Si le chantre demain ose le renverser,
Alors de cent arrêts tu peux le terrasser.
Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
Abyme tout plutôt : c'est l'esprit de l'Eglise ;
C'est par là qu'un prêtre signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur :
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage ;
Mais dans Paris, plaidons ; c'est là notre partage.
Tes bénédictions, dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre et par vingt et par cent ;
Et, pour braver le chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, et le bénir lui-même.

Ce discours aussitôt frappe tous les esprits ;
Et le prêtre charmé l'approuve par des cris.
Il veut que, sur-le-champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office :
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
Le sort, dit le prêtre, vous servira de loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms, sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice :
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
Cependant le prêtre, l'œil au ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue.
Il tourne le bonnet : l'enfant tire et Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prêtre en conçoit un favorable augure
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait ; et bientôt on voit paraître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière :

Ils s'adorent l'un l'autre ; et ce couple charmant
S'unit longtemps, dit-on, avant le sacrement ;
Mais, depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore et le prølat par gråce
Une derniŁre fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, øpuissant porte-croix,
Boirude, sacristain, cher appui de ton maŁtre,
Lorsqu'aux yeux du prølat tu vis ton nom paraŁtre !
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
perdit en ce moment son antique pÅeur ;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerriŁre,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arriŁre.
Chacun bønne tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussitø on se lŁve ; et l'assembløe en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'Øcoule.

Le prølat restø seul calme un peu son døpit,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

CHANT SECOND

Cependant cet oiseau qui prøne les merveilles,
Ce monstre composø de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas ;
La Renommøe enfin, cette prompte courriŁre,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquiŁre ;
Lui dit que son øpoux, d'un faux zŁle conduit,
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.

A ce triste røcit, tremblante, døsoløe,
Elle accourt, l'oeil en feu, la tøte øcheveløe,
Et trop sØre d'un mal qu'on pense lui celer :

Oses-tu bien encor, traŁtre, dissimuler ?
Dit-elle : et ni la foi que ta main m'a donnøe,
Ni nos embrassements qu'a suivis l'hymønøe,
Ni ton øpouse enfin toute prøte à pørir,
Ne sauraient donc t'øter cette ardeur de courir ?
Perfide ! si du moins, à ton devoir fidŁle,
Tu veillais pour orner quelque tøte nouvelle !

L'espoir d'un juste gain consolant ma longueur
Pourrait de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Øglise ?
Où vas-tu cher Øpoux, est-ce que tu me fuis ?
As-tu oublié tant de si douces nuits ?
Quoi ! d'un oeil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baisers jadis si plein de charmes,
Si mon coeur, de tout temps facile à tes dØsirs,
N'a jamais d'un moment diffØrØ tes plaisirs ;
Si pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exigØ ni serments, ni promesses ;
Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part ;
Diffère au moins d'un jour ce funeste dØpart .

En achevant ces mots cette amante enflammØe
Sur un placet voisin tombe demi-pânée.
Son Øpoux s'en Ømeut, et son coeur Øperdu
Entre deux passions demeure suspendu ;
Mais enfin rappelant son audace première :

Ma femme, lui dit-il d'une voix douce et fière,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblØ mes souhaits,
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire ;
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains est mis ma destinØe,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hymène ;
Et, sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'Øtaler un vain titre :
Ne m'ôte pas l'honneur d'Ølever un pupitre,
Et toi-même, donnant un frein à tes dØsirs,
Rafferme la vertu qu'Øbranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin ? C'est le ciel qui m'appelle,
Une Øglise, un prØlat m'engage en sa querelle,
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs ,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

Il la quitte à ces mots. Son amante effarØe
Demeure le teint pâle, et la vue ØgarØe :
La force l'abandonne ; et sa bouche, trois fois
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.
Elle fuit, et de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième Øtage.
Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrape et la suit.

Les ombres cependant, sur la ville Øpandues,
Du faite des maisons descendent dans les rues .
Le souper hors du coeur chasse les chapelains,

Et de chantres buvant les cabarets sont pleins.
Le redoutable Brontin, que son devoir veille,
Sort à l'instant, chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui savait tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend la faim moins rude.
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude ;
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin : déjà jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux ?
Quoi ? le pardon sonnante te retrouve en ces lieux !
Où donc est ce grand cœur dont tantôt l'allégresse
Semblait du jour trop long accuser la paresse ?
Marche, et suis nous du moins où l'honneur nous attend.

Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Aussitôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde cognée ;
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois :
Il sort au même instant, il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête :
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau ;
Brontin tient un maillet ; et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Citeaux réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour :
Les Plaisirs nonchalants folârent à l'entour ;
L'un pœtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
L'autre broie en riant le vermillon des moines :
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble :
Quand la Nuit, qui déjà tout envelopper,
D'un funeste récit vient encore la frapper ;
Lui conte du prêtre l'entreprise nouvelle :
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épaies.
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître :
Demain avec l'aurore un lutrin va paraître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins :
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,

Ouvre un oeil languissant, et, d'un faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
O Nuit ! que m'as-tu dit ? quel d'Ømon sur la terre
Souffle dans tous les coeurs la fatigue et la guerre ?
HØlas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
OØ les rois s'honoraient du nom de fainØants,
S'endormaient sur le trØne, et me servant sans honte
Laisaient leur sceptre aux mains d'un maire ou d'un comte !
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre boeufs attelØs, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siØcle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placØ sur le trØne un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd Øma voix :
Tous les jours il m'Øveille du bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrØter sa vigilante audace :
L'ØtØ n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends Øson seul nom tous mes sujets frØmir
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage, entraînØ par la gloire,
Ne se plaît qu'Øcourir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais de te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux oØ ce prince m'exile,
Que l'Eglise du moins m'assurait un asile.
Mais qu'en vain j'espØrais y rØgner sans effroi :
Moines, abbØs prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie ;
J'ai vu dans Saint Denys la rØforme Øtablie ;
La Carme, le Feuillant, s'endurcit aux travaux ;
Et la rØgle d'Øjàse remet dans Clairvaux.
Citeaux dormait encor, et la sainte Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisivetØ fidØle :
Et voici qu'un lutrin, prØet Øtout renverser,
D'un sØjour si chØri vient encor me chasser !
O toi, de mon repos, compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prØteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'amour,
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas... La Mollesse oppressØe
Dans sa bouche Øce mot sent sa langue glacØe ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, Øtend les bras, ferme l'oeil et s'endort.

CHANT TROISIEME

Mais la nuit aussitôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,
D'jà de Mont-Lhøri voit la fameuse tour.
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semblent le suivre des yeux.
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres,
De ces murs déserts habitent les ténèbres.
Là depuis trente hivers, un hibou retiré
Trouvait contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messenger fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle,
Et, tout prêt d'en semer le présage odieux,
Il attendait la nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.
La plaintive Prognøe de douleur en frémit ;
Et, dans les bois prochains, Philomène en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiseau plein d'allègresse
Reconnaît à ce ton la voix de sa maîtresse.
Il la suit : et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant ils abordent la cité ;
Là s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale Øglise.
La Nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,
Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier qui, d'une main lègère,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère ;
Et chacun, tour à tour s'inondant de ce jus,
CØlØbrer, en riant, Gilotin et Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, et leur àme abusøe
Se promet dans mon ombre une victoire aisøe :
Mais allons ; il est temps qu'il connaissent la Nuit.
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voØte sacrøe ;
Jusqu'à la sacristie elle s'ouvre une entrøe
Et, dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le sinistre animal.

Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace,
Du palais cependant passent la grande place ;
Et, suivant de Bacchus les auspices sacrøes,
De l'auguste chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignaient d'jà la superbe portique
Ø Ribou le libraire, au fond de sa boutique,

Sous vingt fidèles clefs, garde et tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut :
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, et, tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pète en sortant ;
Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude :
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.

C'est là que du lutrin gît la machine énorme :
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier, qui tient les moments précieux :
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il : ce temps est cher, portons-le dans le temple :
C'est là qu'il faut demain qu'un prêtre le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
Que du pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est ému, le sacristain pâlit ;
Le perruquier commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine ;
Lorsque des flanc poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux, et, d'un cri menaçant,
Achève d'étonner le barbier frémissant :
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus ;
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus :
Sous leurs corps tremblotants leurs genoux s'affaiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent ;
Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asile,
D'écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un prêtre au travail assidu
Va tenir quelquefois un brelan défendu :
Si du vaillant Argas la figure effrayante
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asile est déserté,
Et tout fuit à grand pas le tyran redouté.

La Discorde, qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs, cependant tonne, éclate, menace,
Et, malgré la frayeur dont leurs coeurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.

Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride son front, allonge son visage,
Sur un bâton noueux laisse courber son corps,
Dont la chicane semble animer les ressorts ;
Prend un cierge en sa main, et d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée.

Lâches, où fuyez-vous ? quelle peur vous abat ?
Aux cris du vil oiseau vous cédez sans combat ?
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?
Que feriez-vous, hélas, si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau ;
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès, hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?
Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre :
J'ai moi seul autrefois plaqué tout un chapitre ;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon oeil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assistais leurs passages.
L'Eglise était alors fertile en grands courages :
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Était plaqué le prêtre, et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines :
Mais que vos cœurs, du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul mot de hibou, vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser, de colère murmure :
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure ;
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prêtre vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prêtre, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

En achevant ces mots, la déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière ;
rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laisse tout pleins de sa divinité.

C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts ou renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives ;

R pandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et for  la victoire  te suivre avec eux.

La col re  l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte :
Ils rentrent ; l'oiseau sort : l'escadron raffermi
Rit du honteux d part d'un si faible ennemi.
Aussit  dans le choeur la machine emportée
Est sur le banc du chantre  grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont  coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent.
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Que fais-tu, chantre, h las ! dans ce triste moment ?
Tu dors d'un profond somme, et ton coeur sans alarmes
Ne sait pas qu'on b it l'instrument de tes larmes !
Oh ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçait du lutrin le funeste appareil ;
Avant que de souffrir qu'on en posé la masse,
Tu viendrais en apôtre expirer dans ta place ;
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.

Mais d j sur ton banc la machine enclavée
Est, durant ton sommeil,  ta honte  lev e.
Le sacristain achève en deux coups de rabot ;
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT QUATRIEME

Les cloches, dans les airs, de leurs voix argentines,
Appelaient  grand bruit les chantres  matines ;
Quand leur chef, agit  d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblants quittent la plume oiseuse ;
Le vigilant Girot court  lui le premier :
C'est d'un ma tre si saint le plus digne officier ;
La porte dans le choeur  sa garde est commise :
Valet souple au logis, fier huissier  l' glise.

Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil ?
Quoi ! voulez-vous au choeur prévenir le soleil ?
Ah ! dormez, et laissez à des chantres vulgaires
Le soin d'aller sité mériter leurs salaires.

Ami, lui dit le chantre encor p e d'horreur,
N'insulte point, de gr ce,  ma juste terreur :
M le plut  ici tes soupirs  mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gr cieux
Avait sous ses pavots appesanti mes yeux ;
Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au choeur ma place accoutumée.
L  triomphant aux yeux des chantres impuissant,
Je b nissais le peuple, et j'avalais l'encens ;
Lorsque du fond caché de notre sacristie
Une épaisse nuée à longs flots est sortie,
Qui, s'ouvrant  mes yeux, dans un bleuâtre  clat
M'a fait voir un serpent conduit par le pr lat.
Du corps de ce dragon, plein de soufre et de nitre,
Une tête sortait en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassait en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance :
Contre moi sur mon banc je le vois qui s' lance.
J'ai crié, mais en vain : et, fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur.

Le chantre, s'arrêtant  cet endroit funeste,
A ses yeux effray s laisse dire le reste.
Giroton en vain l'assure, et, riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur :
Le désolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclata le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire ;
Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
Le pr lat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussit  d'un bonnet ornant sa tête grise,
D j l'aumuce en main il marche vers l' glise,
Et, h ant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, et, le premier, arrive dans le choeur.

O toi qui, sur ces bords qu'une eau dormante mouille
Vit combattre autrefois le rat et la grenouille ;
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mit l'Italie en feu pour la perte d'un seau ;
Muse, pr te  ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le d pit, la col re, la rage,
Que le chantre sentit allumer dans son sang
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.

D'abord pâe et muet, de colŁre immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille ;
Mais sa voix s'Øchappant au travers des sanglots
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots :
La voilà donc, Giroton, cette hydre Øpouvantable
Que m'a fait voir un songe, hØlas ! trop vØritable !
Je le vois ce dragon tout prØt à m'Øgorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager !
PrØlat, que t'ai-je fait ? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton àne ingØnieuse ?
Quoi ! mØme dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas !
O ciel ! quoi ! sur mon banc une honteuse masse
DØsormais me va faire un cachot de ma place !
Inconnu dans l'Øglise, ignorØ dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus Øtre vu que de Dieu !
Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office ;
Et, sans laisser le ciel par de chants superflus,
Ne voyons plus un choeur ø l'on ne nous voit plus.
Sortons... Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le choeur le pupitre exhausser
Tourner sur le pivot ø sa main l'a placØ !
Non, s'il n'est abattu, je ne saurais plus vivre.
A moi, Giroton, je veux que mon bras l'en dØlivre.
PØrissons s'il le faut, mais de ses ais brisØs
Entraînons, en mourant, les restes divisØs.

A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissait dØjà la machine ennemie.
Lorsqu'en ce sacrØ lieu, par un heureux hasard,
Entre Jean le choriste, et le sonneur Girard
Deux Manseaux renommØs, en qui l'expØrience
Pour les proclŁs est jointe à la vaste science.
L'un et l'autre aussitØ prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt
Du lutrin, disent-ils, abattons la machine :
Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine ;
Et que tantØ, aux yeux du chapitre assemblØ,
Il soit sous trente mains en plein jour accablØ.

Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
J'y consens, leur dit-il ; assemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlements,
Vous-mØmes appeler les chanoines dormants.
Partez. Mais ce discours les surprend et les glace.
Nous ! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager !
De notre complaisance osez-vous l'exiger ?
HØ ! seigneur ! quand nos cris pourraient, du fond des rues,
De leurs appartements percer les avenues,
RØveiller ces valets autour d'eux Øtendus,

De leurs sacrés repos ministres assidus,
Et pœnœtrer des lits aux bruits inaccessibles ;
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher.
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher ?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire ?

Ah ! je vois bien œ tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud vieillard : le prœlat vous fait peur.
Je vous ai vus cent fois, sous sa main bœnissante,
Courber servilement une œpaulle tremblante.
Hœ bien ! allez ; sous lui flœchissez les genoux :
Je saurai rœveiller les chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidœle :
Prenons du saint jeudi la bruyante crœcelle.
Suis-moi. Qu'ason lever le soleil aujourd'hui
trouve tout le chapitre œveillœ devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrœe
Par les mains de Girot la crœcelle est tirœe.
Ils sortent à l'instant, et, par d'heureux efforts,
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le palais, entre dans la grand'salle,
Et, du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le dœmon du tumulte et du bruit.
Le quartier alarmœ n'a plus d'yeux qui sommeillent ;
Dœjàde toutes parts les chanoines s'œveillent
L'on croit que le tonnerre est tombœ sur les toits,
Et que l'œglise brœle une seconde fois ;
L'autre, encor agitœ de vapeurs plus funœbres,
Pense œtre au jeudi saint, croit que l'on dit tœnœbres,
Et dœjàtout confus, tenant midi sonnœ,
En soi-mœme frœmit de n'avoir point dînœ.

Ainsi, lorsque tout prœt à briser cent murailles
Louis, la foudre en main abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zœphyrs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars dœployer les drapeaux ;
Au seul bruit rœpandu de sa marche œtonnante,
Le Danube s'œmeut, le Tage s'œpouvante,
Bruxelles attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore est prœt à se noyer.

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse :
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiœtant
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot, dans tous les cœurs rœpand la vigilance.
Tout s'œbranle, tout sort, tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre, et chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appœtit naissant.

Mais, ôd'un d'œjeuner vaine et frivole attente !
A peine ils sont assis, que, d'une voix dolente,
Le chantrø d'œsolø, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appøtit et naître la douleur.
Le seul chanoine Evrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui r'œpond :
Quand le premier rompant ce silence profond,
Alain tousse et se lève ; Alain, ce savant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la somme,
Qui possède Abœli, qui sait tout Raconis,
Et m'œme entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.

N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main jansœniste.
Mes yeux en sont t'œmoins : j'ai vu moi-m'œme hier
Entrer chez le prølat le chapelain Garnier.
Arnaud, cet h'œrøtique ardent à nous d'œtruire,
Par ce ministre adroit tente de le s'œduire :
Sans doute il aura lu dans son saint Augustin
Qu'autrefois saint Louis ørigea ce lutrin ;
Il va nous inonder des torrents de sa plume.
Il faut, pour lui r'œpondre, ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque auteur signalø ;
Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlø
Etudions enfin, il en est temps encor ;
Et, pour ce grand projet, tantôt d'œs que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moelleux Abœli.

Ce conseil imprøvu de nouveau les øtonne :
Surtout le gras Evrard d'œpouvante en frissonne.
Moi, dit-il, qu'à mon âge, øcolier tout nouveau,
J'aïlle pour un lutrin me troubler le cerveau !
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre :
Va maigrir, si tu veux, et s'œcher sur un livre.
Pour moi, je lis la bible autant que l'alcoran :
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an ;
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque :
Vingt muids rangøes chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser :
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve ?
J'abats ce qui me nuit partout ø je le trouve :
C'est là mon sentiments. A quoi bon tant d'apprøets ?
Du reste d'œjeñons, messieurs, et buvons frais.

Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
R'œtablit l'appøtit, r'œchauffe le courage.
Mais le chantrø surtout en paraît rassurø,
Oui, dit-il, le pupitre a d'œjätrop durø.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance :
Donnons à ce grand oeuvre une heure d'abstinence,

Et qu'au retour tantôt un ample dîner
Longtemps nous tienne à table, et s'unisse au dîner.

Aussitôt il se lève, et la troupe fidèle
Par ces mots attirants sent redoubler son zèle.
Ils marchent droit au cœur d'un pas audacieux.
Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte,
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte,
Ils sapent le pivot, qui se défend en vain ;
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate et tombe :
Tel sur les monts glacés des farouches Gérons
Tombe un chêne battu des voisins aquilons ;
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
La masse est emportée, et ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le chantre cachés.

CHANT CINQUIEME

L'Aurore cependant, d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple longtemps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussitôt Brontin d'un pied fidèle
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
Et sur le bois détruit bâit mille projets.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge ;
Et chez le trésorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient éclater au jour les crimes de la nuit.

Au récit imprévu de l'horrible insolence,
Le prêtre hors du lit impétueux s'élançe
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin avant tout le veut voir humecté :
Il veut partir à jeun. Il se peigne, il s'apprête ;
L'ivoire trop hâlé deux fois rompt sur sa tête,

Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux ;
Tel Hercule filant rompait tous les fuseaux,
Il sort demi-parØ. Mais dØjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous, remplis pour lui d'une Øgale vigueur,
Sont prØts, pour le servir, à dØserter le choeur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, Øcrits chez la Sibylle :
Son antre n'est pas loin ; allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil, Ø la raison domine,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt dans le temple, entend, non sans frØmir,
De l'antre redoutØ les soupiraux gØmir.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'Ønorme poids de sa voØte infernale,
Est un pilier fameux, des plaideurs respectØ,
Et toujours de Normands à midi frØquentØ.
Là sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle Øtique :
On l'appelle Chicane ; et ce monstre odieux
Jamais pour l'ØquitØ n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blØme, et la triste Famine,
Les Chagrins dØvorants, et l'infâme Ruine,
Enfants infortunØs de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gØmissements.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume ;
Et, dØvorant maison, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ta noire insolence,
ThØmis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de dØtour en dØtour.
Comme un hibou, souvent il se dØrobe au jour :
TantØ, les yeux en feu, c'est un lion superbe ;
TantØ, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit rØgler le chaos des tØnØbreuses lois ;
Ses griffes vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent dØjà toujours d'encre noircies ;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brŁches dØjà rentrent de toutes parts.

Le vieillard humblement l'aborde et le salue,
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue :
Reine des longs proçŁs, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile, et les lois sans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne :
Si, dŁs mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour toi coulØ sur tes autels,
Daigne encor me connaître en ma saison derniŁre ;

D'un prêtre qui t'implore exauce la prière.
Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.
Epuise en sa faveur ta science fatale :
Du digeste et du code ouvre-nous le dodecaèdre ;
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui, dans ses propres lois, embarrasse Thémis.

La Sibylle, à ces mots, d'effroi d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême,
Et, pleine du démon qui la vient opprimer,
Par ces mots étonnants tâche à le repousser.

Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse replacée :
Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort,
Et surtout évitez un dangereux accord.

Làbornant son discours, encor tout écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente ;
Et dans leurs cœurs brûlants de la soif de plaider
Verse l'amour de nuire, et la peur de céder.

Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligents le chemin disparaît,
Et le pilier, loin d'eux, déjà baisse et décroît.

Loin du bruit cependant les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté ;
Par le sel irritant la soif est allumée :
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée,
Semant partout l'effroi, vient au chœur perdu
Contre l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés, et le perron antique
Où sans cesse, étalant bons et méchants écrits,
Barbin vend aux passants les auteurs à tout prix.

Là le chœur à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'un regard audace,
Le prêtre et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendaient du palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage ;
Une regard fureur anime les esprits :
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris

Auprès d'une gènisse au front large et superbe
Oubliant tous les jours le pâurage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre, embrasés, furieux,
Dès que front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard, en passant coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude ;
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard, accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du prêtre, sans pouls et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent ;
Pour soutenir leur choc les chanoine s'avancent.
La Discorde triomphe, et du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.

Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle :
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle
Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
L'un tient l'Édit d'amour, l'autre en saisit la Montre ;
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié ;
L'autre un Tasse français, en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
veut en vain s'opposer à leur fureur gothique :
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés :
Là près d'un Guarini, Torrence tombe à terre ;
Là Xénophon dans l'air heurte contre un la Serre,
Oh ! que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
Vous en fîtes tirés, Almerinde et Simandre :
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure :
Dès plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un le Vayer épais Giraut est renversé :
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaupe blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit le Pharsale aux provinces si chères.
D'un Pinchéne in-quarto Dodillon étourdi
A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poème effet prodigieux) !
Tout prêt à s'endormir, bâille, et ferme les yeux.

A plus d'un combattant la Clølie est fatale :
Girou dix fois par elle Øclate et se signale.
Mais tout cŁde aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'Øglise aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guilbert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agrØable, et Guerin l'insipide.

Des chantres d'Øsormais la brigade timide
S'Øcarte, et du palais regagne les chemins :
Telle, à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayØs une troupe bØelante ;
Ou tels devant Achille, aux campagnes de Xanthe,
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours,
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :

Illustre porte-croix, par qui notre banniŁre
N'a jamais en marchant fait un pas en arriŁre,
Un chanoine lui seul triomphant du prØlat
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'Øclat ?
Non, non : pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'Øpaisseur favorable.
Viens, et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinault qui me reste à la main.
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage.
Le sacristain, bouillant de zŁle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et, droit entre le syeux,
Frappe du noble Øcrit l'athlŁte audacieux.
Mais c'est pour l'Øbranler une faible tempØete,
Le livre sans vigueur mollit contre sa tØete.
Le chanoine les voit, de colŁre embrasØ :
Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusØ,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse.
A ces mots il saisit un vieil Infortiat,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique Øcriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
EntourØ à demi d'un vieux parchemin noir,
OØ pendait à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient au prŁs d'un Avicenne,
Deux des plus forts mortels l'Øbranleraient à peine :
Le chanoine pourtant l'enŁve sans effort,
Et, sur le couple pœe et dØjà demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
Et, du bois et des clous meurtris et dØchirØs,
Longtemps, loin du perron, roulent sur les degrØs.

Au spectacle Øtonnant de leur chute imprØvue,
Le prØlat pousse un cri qui pØnŁtre la nue.

Il maudit dans son coeur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse
Il tire du manteau sa dextre vengeresse ;
Il part, et, de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passants, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjàvoit pour lui tout ce peuple en courroux
Crier aux combattants : Profanes, àgenoux !
Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son coeur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.
Le long des sacrés murs sa brigade le suit :
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en échappe ;
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré :
Mais le prêtre vers lui fait une marche adroite,
Il l'observe de l'oeil ; et tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et lève en vain une tête rebelle ;
Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitôt le prêtre plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ;
Et de leur vain projet les chanoines punis
S'en retournent chez eux, éperdus et bannis.

CHANT SIXIEME

Tandis que tout conspire à la guerre sacrée,
La Pitié s'enfuit, aux Alpes retirée,
Du fond de son désert entend les tristes cris,
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine
La Foi, d'un pas certain, devant elle chemine ;
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit ;
Et, la bourse à la main, la Charité la suit.
Vers Paris elle vole, et d'une audace sainte,

Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte :

Vierge, effroi des méchants, appui de mes autels,
Qui, la balance en main, règle tous les mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires
Que pousser des soupirs et pleurer mes misères !
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois
L'Hypocrisie ait pris et mon nom et ma voix ;
Que, sous ce nom sacré, partout ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiaras !
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux
Ravager mes États usurpés à tes yeux !
Dans les temps orageux de mon naissant empire,
Au sortir de baptême on courait au martyre.
Chacun, plein de mon nom, ne respirait que moi :
Le fidèle, attentif aux règles de sa loi,
Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appelé, n'y montait que par force :
Ces cœurs, que les bourreaux ne faisaient point frémir,
A l'offre d'une mitre étaient prêts à gémir ;
Et, sans peur des travaux, sur mes traces divines
Couraient chercher le ciel au travers des épines.
Mais, depuis que l'Eglise eut, aux yeux des mortels,
De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages,
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit.
Sous le joug des pèches leur foi s'appesantit :
Le moine secoua la cilice et la haire,
Le chanoine indolent apprit à ne rien faire ;
Le prêtre, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un humble revenu,
Et pour toutes vertus fit, au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre armorer sa crosse ;
L'Ambition partout chassa l'Humilité ;
Dans la crasse du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux ;
Traîne tous mes sujets au pied des tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières ;
L'insolente, à mes yeux, marcha sous mes bannières.
Pour comble de misère, un tas de faux docteurs
Vint flatter les pèches de discours imposteurs ;
Infectant les esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile peur leur tint lieu de charité,
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté ;
Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.

Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
J'allai chercher le calme au séjour des frimas,

Sur ces monts entourés d'une éternelle glace
Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
Mais, jusques dans la nuit de mes sacrés déserts,
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore une voix trop fidèle
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle :
J'apprends que, dans ce temple où le plus saint des rois
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable Discorde et l'infâme Mollesse,
Foulant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma soeur, une action si noire ?
Quoi ! ce temple, à ta porte, élevé pour ma gloire,
Où jadis des humains j'attirais tous les vœux,
Sera de leurs combats le théâtre honteux !
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate :
Assez et trop longtemps l'impunité les flatte.
Prends ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,
Viens aux yeux des mortels justifier les cieux.

Ainsi parle à sa soeur cette vierge enflammée :
La grâce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure et lui tient ce discours :

Chère et divine soeur, dont les mains secourables
Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?
En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie ;
D'un ciment éternel ton Eglise est bâie,
Et jamais de l'enfer les noirs frémissements
N'en sauraient ébranler les fermes fondements.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encore chéri vit au sein des fidèles.
Crois-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne est facile à calmer ;
Et, pour y rappeler la paix tant désirée,
Je vais t'ouvrir, ma soeur, une route assurée.
Prête-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.

Vers ce temple fameux, si chers à tes desirs
Où le ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des mortels révérés,
Et de clients soumis à toute heure entourés,
Là sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au soin de ma gloire un homme incomparable,
Ariste, dont le Ciel et Louis ont fait choix
Pour régler ma balance et dispenser mes lois.
Par lui dans le barreau sur mon trône affermie
Je vois hurler en vain la chicane ennemie ;

Par lui la vœritœ ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus dœvorœ du tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
Tu le connais assez : Ariste est ton ouvrage.
C'est toi qui le formas dœs ses plus jeunes ans :
Son mœrite sans tache est un de tes prœsents.
Tes divines leœns, avec le lait sucœes,
Allumœrent l'ardeur de ses nobles pensœes.
Aussi son cœur, pour toi brœlant d'un si beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche dœsaveu ;
Et son zœle hardi, toujours prœt à paraître,
N'alla point se cacher dans le sombres d'un cloître.
Va le trouver, ma soeur a ton auguste nom,
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
Ton visage est connu de sa noble famille.
Tout y garde tes lois, enfants, soeurs, femme, fille.
Tes yeux d'un seul regard sauront le pœnœtrer ;
Et, pour obtenir tout, tu n'as qu'âte montrer.

Làs'arrœta Thœmis. La Piœtœ charmœe
Sent renaître la joie en son âne calmœe.
Elle court chez Ariste ; Et s'offrant àses yeux :

Que me sert, lui dit-elle, Ariste qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zœle et ton courage,
Si la Discorde impie àma porte m'outrage ?
Dans ces murs, autrefois si saints, si renommœs,
A mes sacrœs autels font un profane insulte,
Remplissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.
De leur crime àleurs yeux va-t-en peindre l'horreur :
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.

Elle sort àces mots. Le hœros en priœre
Demeure tout couvert de feux et de lumiœre.
De la cœleste fille il reconnaît l'œclat,
Et mande au mœme instant le chantre et le prœlat.

Muse, c'est àce coup que mon esprit timide
Dans sa course œlevœe a besoin qu'on le guide.
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux
Un mortel sut flœchir ces superbes rivaux.

Mais plutœ, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est àtoi d'en instruire nœre œge.
Seul tu peux rœvœler par quel art tout puissant
Tu rendis tout-àcoup le chantre obœissant.
Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre
Lui-mœme, de sa main, reporta le pupitre ;
Et comment le prœlat, de ses respects content,
Le fit du banc fatal enlever àl'instant.
Parle donc : c'est àtoi d'œclaircir ces merveilles.
Il me suffit pour moi d'avoir su, par mes veilles
Jusqu'au sixiœme chant pousser ma fiction,

Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.
Finissons. Aussi bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au hØros qui me reste àdØcrire,
Qu'il faut parler de toi, mon esprit Øperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.

Ariste, c'est ainsi qu'en ce sØnat illustre
OØ ThØmis, par tes soins, reprend son premier lustre,
Quand, la premiŁre fois, un athlŁte nouveau
Vient combattre en champ clos aux joutes du barreau,
Souvent sans y penser ton auguste prØsence
Troublant par trop d'Øclat sa timide Øloquence,
Le nouveau CicØron, tremblant, dØcolorØ,
Cherche en vain son discours sur sa langue ØgarØ :
En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
TraŁne d'un dernier mot les syllabes honteuses ;
Il hØsite, il bØgaie ; et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

BOILEAU

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE LUTRIN ***

This file should be named 8lutr10.txt or 8lutr10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 8lutr11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 8lutr10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July
10 1991 January
100 1994 January
1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November

6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart

through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were

legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

se, a copy of the

eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC

or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this

"Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the

gross profits you derive calculated using the method you

already use to calculate your applicable taxes. If you

don't derive profits, no royalty is due. Royalties are

payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation"

the 60 days following each date you prepare (or were

legally required to prepare) your annual (or equivalent
periodic) tax return. Please contact us beforehand to
let us know your plans and to work